

—c. Médication stimulante, 604.—d. Médication diffusible, 604.—e. Médication irritante, 605.—f. Médication corrosive, 606.	
II. Médications directes, excitantes, spéciales.	607
a. Excitants spéciaux des systèmes nerveux et musculaire, 607.	
— b. Excitants spéciaux de l'appareil circulatoire sanguin,—c. Excitants spéciaux du système lymphatique, 608. — d. Excitants spéciaux de la perspiration cutanée,—e. Excitants spéciaux de la muqueuse nasale,— f. Excitants spéciaux de la muqueuse du larynx et des voies respiratoires, 610.— g. Excitants spéciaux des muqueuses buccale ou gutturale et des glandes salivaires,— h. Excitants spéciaux de l'estomac, 614.— i. Excitants spéciaux des intestins, 612.— k. Excitants spéciaux de la sécrétion urinaire,— l. Excitants spéciaux des organes sexuels, 613.	
III. Médications directes, sédatives, générales.	614
a. Médication débilitante ou atonique, 614.— b. Médication émolliente ou relâchante, 615.— c. Médication tempérante ou rafraîchissante, 616.— d. Médication réfrigérente, 617.	
IV. Médications directes, sédatives, spéciales.	617
a. Sédatifs spéciaux des systèmes nerveux et musculaire, 617.— b. Sédatifs spéciaux des organes circulatoires, 620.— c. Sédatifs spéciaux des voies respiratoires,— d. Sédatifs spéciaux des organes digestifs,— e. Sédatifs spéciaux des organes génitaux, 621.	
B. Médications indirectes.	624
I. Médications indirectes excitantes.	623
II. Médications indirectes sédatives.	626
a. Médication contro-stimulante, 630.— b. Médication révulsive 643.— c. Médication substitutive, 664.	
C. Médications spécifiques.	667

COURS THÉORIQUE ET CLINIQUE

DE

PATHOLOGIE INTERNE

ET DE

THÉRAPIE MÉDICALE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

§ I^{er} — Qu'est-ce que la Médecine?

La *Médecine* (*ιατρική* des Grecs) est une science et un art, ayant pour objet la connaissance exacte de l'organisme sain et malade, et pour but la conservation ou le rétablissement de la santé.

La *santé* est cet état, cette forme de la vie qui résulte de l'intégrité et de l'activité normale de l'organisme.

L'*organisme* est l'ensemble et le concert des parties qui composent un être vivant.

Il peut y avoir une médecine pour chaque genre d'êtres vivants. Celle de l'homme fera seule le sujet de cet ouvrage. Le champ ainsi réduit est encore immense.

La Médecine est une *science*; car elle se compose d'une collection de faits nombreux, de vérités expérimentalement acquises et théoriquement disposées en corps de doctrine.

Elle est un *art* ⁽¹⁾, puisqu'elle donne des préceptes, trace des règles, dirige des actes intellectuels et physiques, dans une fin déterminée.

(1) Iatrotechnics. V. Sprengel, *Institut. medica*, t. I, p. 2.

La Médecine a été placée parmi les sciences naturelles. Mais elle ne se borne pas à envisager le sujet dont elle s'occupe sous ses rapports extérieurs; elle l'étudie sous ses divers aspects, et tâche de pénétrer dans toute sa profondeur. Elle se rattache, par plusieurs points de contact, aux sciences anatomiques, chimiques, physiques; mais elle est essentiellement physiologique ou biologique.

Elle se distingue entre toutes par son but. Si elle étudie avec tant de soin l'être vivant, c'est dans le dessein d'améliorer les conditions de son existence. De là, ses rapports avec les sciences économiques et politiques.

En Médecine, les notions de la science et les préceptes de l'art se lient étroitement et ne peuvent demeurer isolés. On ne saurait séparer le savant de l'artiste. Nul ne peut être réellement l'un sans l'autre. La science se fonde sur des procédés d'examen et d'investigation qui exigent un long exercice et réclament toute l'habileté de l'artiste. L'art est à son tour dirigé par les connaissances acquises, et réalise les conceptions de la science. En un mot, l'un vit de la vie de l'autre.

La Médecine, s'appuyant sur les sciences dites *accessoires*, principalement sur l'anatomie et la physiologie, peut se diviser en deux grandes branches : 1^o l'hygiène, qui a pour objet la conservation, le maintien de la santé; 2^o la pathologie et la thérapie, qui traitent des maladies et des moyens de les combattre.

§ II. — Origine de la Médecine.

La Médecine est née du sentiment instinctif de la conservation. L'être qui souffre s'adresse à tout ce qui l'entoure pour obtenir du soulagement. Il se livre à des essais multipliés; d'heureuses inspirations peuvent le diriger; le hasard met parfois à sa disposition d'utiles secours.

Obéissant à la plus noble impulsion de son cœur, l'homme ne peut être témoin des souffrances de son semblable, sans y compatir et sans s'efforcer de les apaiser.

L'amour de soi et l'amour d'autrui se sont donc liés pour donner naissance à la Médecine.

Quelques vagues notions, la connaissance de certains remèdes, étaient les faibles ressources que l'art encore au berceau, dans les temps héroïques, pût offrir à l'humanité. Les maux étaient le plus souvent considérés comme des vengeances célestes, et les moyens de les guérir comme des révélations bienfaisantes des dieux. Aussi la Médecine fut-elle, dans son origine, constamment associée aux pratiques religieuses.

Transportée de l'Égypte en Grèce, elle devint, pour plusieurs philosophes, l'objet des plus sérieuses méditations. Pythagore, Alcéméon de Crotoné, Héraclite d'Éphèse, Anaxagore de Clazomène, Démocrite d'Abdère, Empédocle d'Agrigente, embrassant dans leurs contemplations et leurs recherches la nature tout entière, s'arrêtèrent surtout à l'étude de l'homme, de ses facultés et de ses infirmités. Mais leur imagination ne créa que des hypothèses.

L'étude spéciale des maladies était devenue le partage de quelques familles ou de quelques individus.

Les Asclépiades conservaient comme un héritage précieux le dépôt des connaissances acquises d'âge en âge (1). Acron d'Agrigente reconnaissait les bienfaits de l'expérience. Euryphon écrivait les sentences enidiennes. Ægimius étudiait le pouls. Iccus de Tarente donnait une attention spéciale au régime. Herodicus préconisait les avantages de la gymnastique.

Ces efforts isolés, ces travaux partiels étaient loin encore de constituer une science.

Hippocrate II, fils d'Héraclite, descendant des Asclépiades, recueille les fruits de la tradition, multiplie ses recherches et acquiert une vaste expérience. Doué d'un jugement sévère, d'un génie mâle, il trace en un langage précis ses plus importantes observations, sépare la philosophie de la Médecine, découvre et inscrit en des pages immortelles les vrais prin-

(1) On leur attribue les *Prénotions* de Cos et le 1^{er} livre des *Prédictions*, compris dans la collection des écrits hippocratiques.

pes de notre art ⁽¹⁾. Vingt-deux siècles l'ont salué du titre de *Père de la Médecine*, en reconnaissance des services immenses qu'il a rendus à l'humanité.

§ III. — Bases de la Médecine.

La première base de toute science est l'observation des faits.

Ceux-ci se présentent naturellement ou sont provoqués. Ils peuvent être conservés par la tradition ou par l'histoire. Ils sont analysés, rapprochés, comparés, et donnent lieu à des déductions, des théories, des doctrines.

A. — Observation.

Si l'observation a été le premier fondement de la science médicale, elle est encore le principal instrument de ses progrès. Elle est le guide le plus sûr du praticien. Ses conseils doivent toujours être invoqués et suivis.

Observer, c'est diriger de concert les sens et l'intellect vers un objet, afin de le mieux connaître.

C'est une opération essentiellement mentale; c'est le plus haut degré de l'attention présidant à l'acquisition de sensations complexes.

Ces sensations ne sont pas des phénomènes passifs. Elles appellent la coopération du jugement. De là, la diversité de leurs résultats. Les objets sont vus diversement, selon que le jugement est droit ou enclin à l'erreur. Le plus souvent, on croit seulement observer, et l'on juge. C'est ce jugement anticipé et involontaire qui vicie les faits et leur enlève la couleur originale et pure dont il importe tant de les laisser revêtus.

Le fait considéré dans toute sa pureté, est ce qu'il y a de phénoménal, d'apparent, de susceptible d'être constaté. C'est le côté positif de toute chose.

⁽¹⁾ « Primus Hippocrates medendi præcepta clarissimè condidit. » Plinii, *Hist. nat.*, lib. XXVI, cap. II.

On a dit que rien n'est plus obstiné qu'un fait. Il résiste au temps, à la contradiction, aux intérêts divers qui l'exploitent et l'exaltent, ou qui le nient et le dénaturent.

Mais à un fait donné peut en succéder un autre très-différent ou même diamétralement opposé. L'un est-il vrai, l'autre faux? Non.

Un fait bien observé ne ment pas, mais on peut le faire mentir. On lui fait dire ce qu'il ne dit pas. Il est différent d'un autre, parce qu'il s'est produit dans des circonstances et sous des conditions plus ou moins diverses.

Toutefois, avant d'accepter un fait, avant de lui accorder le crédit nécessaire pour l'introduire légitimement dans la science, il faut qu'il ait été vu et recueilli avec un soin extrême.

Mais observer ainsi n'est pas chose simple et facile. Examinons d'abord quelles difficultés spéciales rendent l'observation médicale si délicate, et ensuite, au moyen de quelles précautions on parvient à triompher des obstacles qu'elle rencontre.

a. — Difficultés de l'Observation médicale. — L'acquisition des faits, en histoire naturelle, en chimie, en physique, est loin d'être aisée. Mais elle ne saurait égaler en difficulté l'observation des faits médicaux.

Ici, le sujet est extrêmement compliqué. Cette machine animée qu'on a sous les yeux est un petit monde, un *microcosme*. Des tissus très-variés, des organes nombreux, des fonctions diverses composent cet organisme, dans lequel on découvre des ressorts, des agents secrets, physiques ou moraux, d'une inconcevable puissance, et s'interposant sans cesse au milieu des phénomènes, toujours très-multipliés, qui se succèdent.

Si les organismes des différents individus se ressemblaient, les phénomènes recueillis sur l'un pourraient être exactement retrouvés sur un autre. Mais malgré leur assujettissement au type de l'espèce, ils offrent toujours une singulière diversité.

Cette diversité existe même, selon les temps, chez un indi-